crutement; 4e bureau, réserves et armée territoriale. La direction de *cavalerie* renferme quatre bureaux, savoir : 1er bureau, personnel de la cavalerie; 2e bureau, remontes; 3e bureau, gendarmerie; 4e bureau, justice militaire. La direction de *l'artillerie* comprend le bureau du personnel et le bureau du matériel. La direction du *génie* a également un bureau chargé du personnel du génie et un bureau du matériel du génie. La direction des *services administratifs* comprend : 1o le bureau du personnel administratif et des transports; 2o le bureau des subsistances militaires; 3o le bureau de la solde et des indemnités de route; 4o le bureau de l'habillement, du campement, des lits militaires et les Invalides. La direction des *poudres et salpêtres* ne contient qu'un bureau, chargé à la fois du personnel et du matériel. La direction du *service de santé* n'a également qu'un bureau, où se centralisent, le personnel et le matériel. Le *service géographique* de l'armée se divise en quatre sections. V. plus bas.

A côté de l'administration centrale du ministère de la Guerre fonctionnent divers comités et de nombreuses commissions permanentes. Le plus important des comités est celui que l'on nomme *comité de défense* et qui, organisé par décision du 26 novembre 1880, a été reconstitué par décret du 30 juillet 1886. V. COMITÉ et CONSEIL.

Mentionnons aussi le comité supérieur de la *Caisse des offrandes nationales*. V. OFFRANDE.

Le ministère de la Guerre comprend encore huit comités spéciaux, appelés *comités consultatifs*, et qui sont chargés d'étudier toutes les questions relatives aux divers services. Ce sont : les comités consultatifs d'état-major, d'infanterie, de cavalerie, de l'artillerie, du génie, des poudres et salpêtres, de l'intendance et du service de santé.

Mentionnons enfin quelques-unes des *commissions permanentes* du ministère de la Guerre : la commission mixte des travaux publics; la commission mixte supérieure qui élabore les projets spéciaux aux dépenses et au matériel; la commission de télégraphie militaire; celle des matières explosives; la commission chargée de donner la liste de classement des sous-officiers proposés pour des emplois civils. Cette dernière a été instituée par la loi du 24 juillet 1872.

— Voici la liste de nos ministres de la Guerre depuis 1877 :

Borel..........	13 décembre 1877.
Gresley........	13 janvier.. 1879.
Farre..........	28 novembre 1879.
Campenon.....	14 décembre 1881.
Billot..........	30 janvier.. 1882.
Thibaudin......	1er février.. 1883.
Campenon.....	9 octobre.. 1883.
Lewal.........	3 janvier.. 1885.
Campenon.....	6 avril.... 1885.
Boulanger.....	7 janvier.. 1886.
Ferron.........	30 mai..... 1887.
Logerot	14 décembre 1887.
De Freycinet...	3 avril.... 1888.
De Freycinet...	22 février.. 1889.

— *Budget de la guerre*. V. DÉPENSES.

— *Service géographique de l'armée*. Le dépôt de la guerre, chargé de la préparation et de l'exécution des cartes dites *de l'état-major* a pris le nom de service géographique de l'armée. Installé, jusqu'en 1881, dans les caves, entresols et mansardes de l'ancien hôtel de Chabrillan, rue de l'Université, à Paris, on lui affecta à cette époque un local plus digne de sa haute mission dans les bâtiments de l'ancien hôtel de Sens, rue de Grenelle, autrefois occupé par l'Ecole d'état-major et devenu vacant par suite du transfert de l'Ecole de guerre à l'Ecole militaire. Cette installation nouvelle permettait à la cartographie militaire française de reprendre sa place en tête des autres nations.

Le service géographique de l'armée constitue au ministère de la Guerre une direction spéciale, placée directement sous les ordres du chef d'état-major général du ministre. Il comprend quatre sections et divers services accessoires. La 1re section, dite *de géodésie*, est chargée de l'établissement des réseaux géodésiques qui servent de lignes de repère pour l'exécution des cartes. La 2e section, celle *de topographie*, est chargée de l'exécution des levés sur le terrain et de la révision des cartes déjà publiées. Les levés sont généralement exécutés au 1/40000. La 3e section, dite *des levés de précision*, est chargée des levés à grande échelle, et particulièrement des plans directeurs des places fortes. La 4e section, celle *de cartographie*, met en œuvre les documents élaborés par les sections précédentes; c'est elle qui exécute, imprime et publie les différentes cartes. V. CARTE.

Les services accessoires sont : un bureau de comptabilité, chargé de la partie commerciale, réception des tirages, envoi des cartes aux agents de vente, etc.; une section d'archives des cartes; une école de dessin topographique. V. ÉCOLE.

Guerre et la Paix (LA), roman du comte Tolstoï (1876, 2 vol. in-8o, trad. en français en 1885). C'est l'ouvrage le plus considérable de l'éminent romancier russe, celui où il a le plus déployé de ses précieuses qualités. Mais si les lettrés sont unanimes, en Russie, sur ses mérites, les appréciations ont été en France, bien divergentes. « En refermant, dit M. Paul Bourde, *la Guerre et la Paix*, cette sorte de grandiose épopée, où tiennent dans le même cadre Austerlitz et la Moskowa, Napoléon et Alexandre Ier, l'élan furieux de la Russie contre l'invasion étrangère et la retraite de la grande armée, le soupir nous était venu aux lèvres : Où retrouverai-je une pareille émotion? » M. Gabriel Charmes semble être d'un avis bien différent. « Le célèbre roman de Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, contient, dit-il, des parties de premier ordre, mais l'ensemble est d'une incohérence qui répugne à l'esprit occidental. On y voyage dans un monde absolument nouveau pour nous et où nous nous perdons vite, car nul événement ne s'y détache nettement, nul personnage n'y fait saillie, nul point de repère ne nous permet de nous y reposer et de nous y retrouver. En vain à chaque pas une heureuse échappée nous laisse-t-elle entrevoir un coin de cette Russie poétique et charmante que nous aimons à nous imaginer; en vain des scènes de guerre d'une énergie, d'une vérité, d'une couleur extraordinaires, viennent-elles nous agiter des plus fortes émotions, les détours et les secousses de la route nous arrachent vite aux séductions de la nature, au prestige de la fantaisie, au plaisir triste et sombre du grand spectacle de l'histoire. Il nous faudrait un fil conducteur pour nous guider dans ce labyrinthe, où tant de beautés, d'ordres si divers, sont entassées pêle-mêle à nos regards, et ce fil, par malheur, nous manque totalement. » Les deux critiques ont raison, chacun à son point de vue; le défaut de composition, d'unité, de ce roman, frappe tout d'abord le lecteur; mais les beautés de premier ordre de chaque épisode l'emportent peut-être sur cette première impression défavorable. On a certainement quelque peine à suivre le fil de l'action, qui se promène des salons de Moscou et de Saint-Pétersbourg, des résidences seigneuriales aux champs de bataille de Napoléon Ier, et va des premières aux dernières années de l'Empire. Du milieu d'une multitude de figures, toutes très curieusement étudiées et dont le fourmillement donne l'illusion de la vie, finissent pourtant par se détacher trois héros de roman : André Bolkonsky, Nicolas Rostow et Pierre Bezoukhof, qu'il faut suivre à travers toutes leurs passions et leurs aventures, et qui ne viennent que peu à peu se placer au premier plan. Bezoukhof est le type du Slave, plein de bonté, de douceur, de loyauté, très clairvoyant, mais d'une inaptitude rare à faire ce que lui dictent sa raison et sa clairvoyance. A la vue des blanches épaules d'Hélène Kouraguine et de ses manèges de coquette, il la juge la femme la plus dangereuse, celle qui le rendrait le plus malheureux, s'il l'épousait, aussi l'épouse-t-il; quelques mois après, il lui faut tuer en duel un de ses amants et la chasser. Bolkonsky, marié à une femme qu'il n'aimait pas, n'est pas plus heureux en ménage et quitte son château pour aller prendre du service. A sa suite, Tolstoï nous emmène sur les principaux champs de bataille de l'Europe. Autres tableaux de la vie des camps avec Nicolas Rostow, jeune noble né pour être un soldat, qui ne retrouve sa gaieté et sa bonne humeur, qui ne se considère comme chez lui que sous la tente; Tolstoï se sert de lui pour esquisser toute la fin des guerres de l'Empire, jusqu'à l'invasion de 1812. Bolkonsky est revenu au château paternel juste pour assister aux couches de sa femme, qui meurt et le laisse libre; il songe aussitôt à se remarier avec Natacha Rostow, la sœur de Nicolas, la plus gracieuse figure féminine du livre. Mais Natacha a déjà fait son choix; elle s'est laissée captiver par la beauté d'Anatole Kouraguine, le frère de la femme chassée par Bezoukhof, et Kouraguine a tout disposé pour l'enlever, quand Bezoukhof, arrivé à temps, lui révèle que son séducteur est marié. Natacha en tombe malade de honte; elle méprise Kouraguine, sans aimer pour cela davantage Bolkonsky, et c'est à Bezoukhof qu'en définitive elle appartiendra. Les admirables scènes de l'invasion réunissent, dans un épisode final, tous les principaux personnages autour d'une charrette remplie de blessés, où agonisent et meurent Kouraguine et Bolkonsky, et qu'accompagne Bezoukhof, déguisé en paysan. Toutes ces dernières pages sont d'une vérité et d'une émotion poignantes.

Guerre (LA), **Marche en avant**, tableau de M. Roll, exposé au Salon de 1887. C'est dans le blanc pays de la Champagne, en un canton stérile, crayeux et nu, que notre sort se joue, suivant la fiction du peintre. Et voici que de toutes parts on s'ébranle à l'aurore pour le choc lointain des armées. Déjà, quoique la nuit se soit débrouillée depuis une heure à peine, les fumées répandues çà et là dans l'air gris annoncent que l'artillerie exerce ses ravages à distance. Il s'agit de s'ouvrir une route par cette échancrure de collines au delà de laquelle apparaît l'horizon illimité. Des corps de troupes en marche se détachent par place en sombres traînées sur la terre blanchâtre. Près d'une gare de chemin de fer, aux murailles très blanches, on sent comme un grouillement d'hommes qui attendent. Sur le chemin cahoteux que bordent d'un seul côté des arbres chétifs un régiment s'avance en colonne, un régiment de jeunes soldats, le fusil à l'épaule, courbés sous le faix de leur sac, marchant à pas pressés, serrés les uns contre les autres et sans forfanterie, comme des gens qui vont combattre. Un paysan en blouse grise précède un officier à cheval, encapuchonné de noir, qui l'interroge. De la part du général, accourt un aide de camp à bride abattue et tout un détachement se déploie à travers champs en tirailleurs. On doit noter les détails significatifs qui ajoutent à la vraisemblance du tableau : le mulet chargé d'outils de terrassement tombé sur le bord de la route, la voiture d'ambulance, et, retenir encore, comme autant de signes destinés à caractériser la guerre moderne, scientifique et raisonnée, l'employé de télégraphie optique qui s'occupe à ranger son appareil et le ballon d'observation suspendu dans l'air. Par la personnalité de l'invention, il a été réservé à M. Roll d'incarner, en traitant un fait isolé, l'idée d'une généralité. Cette marche, le fier entrain de cette troupe, où tout marque le dévouement à la patrie, c'est plus qu'un épisode de l'histoire de nos armes, c'est le drame militaire synthétisé et fixé à jamais, dans le pathétique grandiose de la vérité.

Acquis par l'Etat, le tableau de M. Roll figure au musée du Luxembourg.

* **GUERRIER DE HAUPT** (Charles-Adrien), grammairien et littérateur français, né à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir) le 22 novembre 1807. — Il est mort le 18 février 1887.

GUERROIS (Charles DES), poète et littérateur français, né à Troyes en 1817. Il est licencié en droit. Ses productions littéraires, vers et prose, représentent un travail considérable et témoignent d'un talent sérieux. M. des Guerrois a publié : *Sous le buisson*, premiers chants (1854, in-12); *Marie-Nicolas des Guerrois, sa vie et ses ouvrages* (1854, in-8o); *Paysages de Champagne* (1854, in-18); *De la Causerie et des causeurs littéraires aux* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, lettres à Sainte-Beuve (1855, in-18); *le Président Bouhier, sa vie et ses ouvrages* (1855, in-8o); *Pensées de l'art et de la vie* (1855, in-8o); *Etudes littéraires et biographiques* (1856, in-12); *Jean Passerat, poète et savant* (1856, in-8o); *Essais sur le* XIXe *siècle* (1856, in-8o); *Pro Patria*, ïambes et élégies (1883, in-12); *Sonnets et petits poèmes* (1884, in-12); *Nos grandes pages*, poèmes de la vie nationale (1884, in-12); *Etude sur mistress E. Browning*, suivie d'un choix de ses poèmes (1885, in-12); *la France héroïque*, recueil de vers (1886, in-18); *Paroles de poésie* (1887, in-18). M. des Guerrois a modernisé, quant au langage, la spirituelle comédie de *Patelin* (1855, in-12). Il a traduit de Shakspeare *Timon d'Athènes* (1887, in-18).

GUERS, oued ou rivière de la partie S.-O. du Maroc. Elle prend sa source au plus haut massif de l'Atlas central, par environ 32o 30′ de lat. N. et 6o 30′ de long. O., au milieu de sommets de 3.000 à 4.000 mètres couverts de neiges perpétuelles. L'oued Guers passe à travers l'oasis de Tafilelt, à 250 kilom. de sa source, reçoit les eaux du Figuig, et se perd dans les sables du Sahara.

GUESDE (Mathieu-Basile, dit **Jules**), journaliste français, né à Paris en 1845. Après avoir été quelque temps expéditionnaire traducteur à la direction de la presse, il devint collaborateur de la « Liberté » de l'Hérault et des « Droits de l'homme » de Montpellier, et, en juin 1871, encourut, en cette dernière qualité, une condamnation à cinq ans de prison. Expulsé d'Italie, en 1871, pour propagande socialiste, il revint à Paris, où il collabora aux journaux « les Droits de l'homme », « le Radical », « le Citoyen » et « l'Egalité », dont il devint rédacteur en chef en 1878. En septembre de cette même année, membre d'un congrès socialiste ouvrier, qui persista à siéger malgré les injonctions de la police, il fut arrêté. Doué d'un remarquable talent de parole, convaincu, M. Guesde s'est fait l'apôtre des doctrines collectivistes dans de nombreux congrès ou conférences, à Lyon et à Marseille notamment. Dès 1880, il était l'un des chefs les plus écoutés du socialisme; mais, depuis 1881, des scissions se sont produites dans la doctrine. Si M. Guesde reste à la tête des collectivistes, il s'est vu battre en brèche par les *possibilistes*, les *blanquistes*, les *anarchistes*, etc. Son influence en a été fortement ébranlée, mais il n'en a pas moins continué sa propagande. Nous le trouvons, en 1882 à Montluçon, en compagnie de Louise Michel et du citoyen Lafargue, prêchant la liquidation sociale et l'attribution du capital aux ouvriers, ce qui lui valut une condamnation à six mois de prison; en 1884, au congrès ouvrier de Roubaix et dans une conférence au Mans, en 1886. Une autre conférence faite à Limoges lui valut de nouvelles poursuites; mais, après avoir été condamné par défaut, il fut définitivement acquitté. En 1887 M. Guesde devint rédacteur en chef du « Cri du peuple », d'où il fut évincé peu après. Comme écrivain, M. Jules Guesde n'a publié que les brochures suivantes : *Essai de catéchisme socialiste* (1878, in-18); *Collectivisme et Révolution* (1879, in-12), *la Loi des salaires et ses conséquences* (1879, in-12); *Services publics et Socialisme* (1885, in-8o); *le Collectivisme au Collège de France* (1886, in-18).

* **GUESSARD** (François), archéologue français, né à Passy (Seine) le 29 janvier 1814.— Il est mort au Mesnil-Durant (Calvados) le 7 mai 1882.

GUET-N'DAR, village du Sénégal, à 1 kilomètre de Saint-Louis, dont il n'est qu'un faubourg. La population est entièrement composée de pêcheurs et de marins nègres, dont la principale occupation est de mettre les navires qui viennent mouiller sur rade en communication avec la terre. Ils dirigent avec la plus grande habileté leurs pirogues à travers la barre, souvent très violente, du fleuve.

GUETTALA, village fortifié de la Sénégambie, dans le territoire bambara du Kaarta-Bine, au nord de Bangassi et au nord de Kita, par environ 13o 15′ de lat. N. et 11o 45″ de long. O.

GUETTAR (EL), petite oasis dans la partie méridionale de la Tunisie, sur la voie romaine qui rattache l'oasis de Gafsa au littoral intérieur du golfe de Gabès, à 20 kilom. au sud-est de Gafsa et à 125 kilom. au nord-ouest de Gabès.

* **GUEULLETTE** (Charles), littérateur français, né à Paris en 1834. — Ses récents ouvrages n'intéressent que les petits côtés de l'histoire et de l'art; mais on y trouve des informations utiles et curieuses : *les Cabinets d'amateurs à Paris, collection du comte Henri de Greffulhe* (1877, in-8o); *Mademoiselle Constance Mayer et Prud'hon* (1880, in-8o); *Acteurs et actrices du temps passé* (1883, in-8o); *Notes et renseignements inédits sur Prud'hon et sa famille* (1885, in-8o); *Répertoire de la Comédie-Française* (1885-1888, 4 vol. in-18).

Gueuse (LA), Nom donné à la République par le général Changarnier qui, au lendemain du 24 mai 1873, prétendait qu'il n'y avait plus qu'un léger effort à faire pour « enterrer la gueuse ». Les écrivains, soit républicains, soit réactionnaires, se sont emparés du mot et l'ont souvent répété.

« Que leur importe les vociférations contre *la gueuse*, à ces notables de la société parisienne? »

CH. LONGUET.

« En 1848, le général Changarnier avait offert à la République, avec son épée, sa volonté et son habitude de vaincre; depuis 1872, il haïssait cette même République, d'une haine inconsciente et féroce. Enterrons *la gueuse!* s'écriait-il; il s'est trompé, et c'est *la gueuse* qui l'enterre. »

EUG. YUNG.

** **GUEYDON** (comte Louis-Henri DE), marin français, né le 22 novembre 1809. — Il est mort en 1886. Il avait été élu député par le département de la Manche le 4 octobre 1885.

* **GUEYMARD** (Louis), chanteur français, né à Chaponnay (Isère) le 17 septembre 1823.— Il est mort à Saint-Fargeau (Seine-et-Marne) le 8 juillet 1880. Après son départ de l'Opéra, il alla donner des représentations en province, puis partit pour la Nouvelle-Orléans, au mois d'octobre 1873. Il n'était déjà plus le brillant ténor d'autrefois. Sa voix avait perdu de son éclat et l'artiste lui-même se sentait fatigué. Il quitta définitivement la scène et alla habiter, près de Corbeil, un magnifique domaine, entouré de vastes enclos, et dont les arbres baignaient dans la Seine. Là il se livrait avec passion à la culture et visitait le premier ses champs dès l'aube, quand la mort est venue le surprendre. Depuis longtemps il vivait séparé de sa femme, Pauline Deligne-Lauters.

GUEZZOUL, montagne d'Algérie, département d'Oran, sur laquelle est construite la ville de Tiaret; 1.083 mètres d'altitude.

GUFFROY (Maxime), petit-fils du conventionnel Armand Guffroy, né à Paris en 1826. Il fit de brillantes études au séminaire de Saint-Sulpice, où il eut pour condisciples MM. Langénieux et Soubiranne, devenus l'un archevêque de Reims, l'autre évêque du Belley, et sur lesquels il remporta en rhétorique le prix d'honneur de discours latin. Il ne suivit pas comme eux la carrière ecclésiastique, servit quatorze ans dans l'armée, et, après la guerre de Crimée, où il avait payé de sa personne au siège de Sébastopol, rentré dans la vie civile, il s'adonna à la littérature. Parmi ses nombreux ouvrages, nous distinguerons tout d'abord une brochure : *le Conventionnel Armand Guffroy* (1882, in-8o), destinée à rectifier un certain nombre d'erreurs commises par la plupart des biographes du conventionnel. On a dit à tort, et nous avons nous-mêmes reproduit cette assertion, que Armand Guffroy avait été chargé d'inventorier les papiers de Louis XVI; ce sont les papiers de Robespierre que la Convention l'avait chargé d'examiner; il eut à faire le même travail sur les papiers de Joseph Lebon. On l'a accusé d'avoir fait disparaître les pièces qui auraient pu justifier le proconsul terroriste de Cambrai; cette accusation est dénuée de preuves, Joseph Lebon ayant eu à sa disposition tous les moyens de se défendre pendant plusieurs séances que la Convention consacra à l'écouter et n'ayant allégué aucun détournement de papiers opéré par Armand Guffroy à son détriment. Il paraît, de plus, avéré que le journal ultra-sanguinaire de Guffroy, « le Rougiff », que quelques historiens ont pris au sérieux, n'était qu'une parodie du « Père Duchêne », et de l'« Ami du peuple », et que les Jacobins ne s'y trompèrent pas, puisqu'ils firent rayer Guffroy de leur société. On a donc eu tort de voir dans ce journal « l'œuvre immonde d'un fou féroce »; Guffroy était, au contraire, l'adversaire de la Terreur et des terroristes; Thiers, dans son *Histoire de la Révolution*, lui avait déjà rendu justice à ce sujet.

On doit en outre à M. Maxime Guffroy : *la Dame à la tête de mort*, roman (1861); *les Nébuleuses*, recueil de vers (1863); *Fleurs printanières*, poésies, romances et chansons (1864); *Chansons et Poésies* (1865); *les Fastes de l'armée française*, poésies militaires (1865); *Un mariage avignonnais ou la Politique dans le ménage*, roman ou plutôt fragment autobiographique de l'auteur, qui y raconte ses propres mésaventures conjugales (1869); *Rome en* 1869, souvenirs de voyage (1870); *l'Eglise française de M. Hyacinthe Loyson et l'Eglise gallicane* (1879); *Splendeur et décadence de la littérature religieuse en France* (1881); *Mélanges littéraires* (1884). M. Maxime Guffroy a de plus écrit pour le théâtre quelques saynètes et monologues, et rédigé pendant quelque temps la « Revue artistique d'Avignon ».

GUGLIELMO (Lange), sculpteur français, né le 14 août 1839, à Toulon (Var). Il reçut, dans cette ville, les conseils de M. Courdouan. Venu à Paris, il entra, en 1863, à l'Ecole des Beaux-Arts, où Jouffroy fut son maître. Ses débuts au Salon furent des médaillons, exposés en 1867 et en 1873. En 1874 parut *le Faune à la grappe*, statue en marbre; en 1876, le modèle d'une autre statue : *Un suivant de Bacchus*, laquelle figura sous la forme définitive du bronze au Salon de 1877. L'administration des Beaux-Arts acquit, pour le musée de Toulon, *l'Abel mourant*, exposé en 1878, et, l'année suivante, M. Lange Guglielmo recevait une mention honorable pour deux groupes; l'un était le *Portrait des enfants du sculpteur*, l'autre *Une jeune mère consolant son enfant*, œuvre dont l'Etat s'assurait cette fois encore la propriété. Une médaille de 3e classe récompensait une statue en marbre, *l'Innocence* (1880). L'innocence était représentée sous la figure d'un jeune garçon, assis à terre et cherchant à saisir avec la main gauche le serpent qui s'enroule à son pied. « Le mouvement, dit M. Georges Lafenestre, offre des lignes agréables et le modelé est traité avec soin. » L'artiste envoya au Salon de 1881 la reproduction en marbre de son groupe : *Jeune mère consolant son enfant*; puis *Raoulx*, statue en pierre destinée au musée de Montpellier (1882); *la Vieille histoire*, groupe en plâtre, et le portrait de *Mlle Vasse* (1883); *Tête d'étude et portrait*, bustes (1884). M. Guglielmo recevait une médaille de seconde classe en 1885, pour l'interprétation en marbre de sa statue de : *Giotto révélant sa vocation*, dont l'Etat faisait l'acquisition. Depuis, on a vu de cet artiste : *la Vieille histoire*, groupe en marbre (1886); *Pêcheur raccommodant son filet* (1887), et *Saint Jean-Baptiste*, buste en marbre (1888).

GUHL (Ernest-Charles), critique d'art allemand, né à Berlin le 20 juillet 1819, mort dans cette ville le 20 août 1862. Successivement privat docent à l'université de Berlin, puis professeur à l'Académie des Beaux-Arts, enfin professeur extraordinaire à l'université de la même ville, il a fait des voyages scientifiques en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, etc. Il a publié : *la Nouvelle Peinture historique et les académies* (Stuttgart, 1848); *le Dôme à Cologne* (Stuttgart, 1851); *Lettres artistiques* (Berlin, 1854-1856, 2 vol.); *les Femmes dans l'histoire de l'art* (Berlin, 1858); *Vie des Grecs et des Romains*, avec Koner (Berlin, 1862), ouvrage remarquable, traduit en français sous le titre de : *la Vie antique* (1884-1885, 2 vol. in-8o).

GUIARD (Robert-Nicolas-Jules), médecin militaire, né à Paris le 5 février 1851, mort en 1881. Il fit ses études médicales à l'Ecole de médecine militaire de Strasbourg, et servit dans les ambulances pendant le siège de cette ville. Docteur en 1874, aide-major en 1876, il s'était fait remarquer comme médecin et naturaliste, lorsque le lieutenant Flatters, chargé par M. de Freycinet d'une première mission au pays des Touaregs, lui proposa de faire partie de l'expédition. Guiard accepta sans hésitation, et, le 15 juin 1880, il rentra en France rapportant un magnifique herbier et une collection complète d'insectes et de reptiles du désert. Il repartit le 15 octobre de la même année, avec la seconde expédition de Flatters et fut massacré par les Touaregs avec ses compagnons. Ses dernières lettres datent du 29 janvier 1881.

GUIARD (Emile), auteur dramatique français, né à Paris en 1852, mort à Cannes le 2 février 1889. M. Guiard était attaché à la direction des Beaux-Arts; c'était de plus un poète distingué. Il se fit connaître en 1875 par son poème *Livingstone* (1875, in-8o), qui obtint le prix de poésie à l'Académie française. Mais, suivant une tradition de famille (il était neveu d'Emile Augier), il se tourna vers l'art dramatique. En 1877, il donna à la Comédie-Française une comédie en un acte et en vers, spirituelle et fine, *Volte-face* (1877, in-12). Il écrivit ensuite *la Mouche*, aimable monologue en vers (1879, in-18). En 1882, l'Odéon représenta un ouvrage plus important de Guiard, *Mon fils*, comédie en trois actes et en vers, qui fut accueillie comme une œuvre pleine d'espérances pour l'avenir de l'auteur. *Feu de paille* (1885, in-12), comédie en un acte et en vers, fut représentée en 1885 au même théâtre et obtint un succès de bon aloi. M. Guiard était loin d'avoir donné ce qu'on attendait de lui, lorsqu'il fut enlevé à trente-deux ans par une cruelle maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps déjà. Peut-être n'était-ce pas sans un triste pressentiment du sort qui l'attendait qu'il écrivit, en 1886, ses *Stances à Chevreul*, où il célébrait la verte vieillesse de l'illustre centenaire.

** **GUIBERT** (Joseph-Hippolyte), prélat français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 13 décembre 1802. — Il est mort à Paris le 8 juillet 1886. Le 2 février 1879, il adressa à M. Hyacinthe Loyson, à l'occasion de l'inauguration de la chapelle de la rue Rochechouart, une lettre très dure pour l'ancien prédicateur, devenu fondateur d'un nouveau culte : « Vous avez laissé pénétrer dans votre esprit l'orgueil qui aveugle, et dans votre cellule de religieux les images des jouissances que vous vous étiez interdites par des serments sacrés. » Lorsque M. Ferry présenta, en 1879, les projets auxquels son nom demeure attaché, M. Guibert se rendit à l'Elysée pour faire part au président de la République de l'émotion produite par ces projets dans le monde catholique; il envoya même à chaque membre du Sénat une lettre qui se terminait par une déclaration de guerre conditionnelle au gouvernement. « Le régime républicain, disait-il, essaye pour la troisième fois de s'acclimater parmi nous; les obstacles qu'il pourra rencontrer ne viendront pas de notre côté, mais il ne faut pas qu'il nous oblige à regarder vers le passé pour y retrouver l'image de la justice et de la liberté. »

Lors de la publication des décrets du 29 mars 1880, le cardinal-archevêque de Paris réunit tous les évêques suffragants de son ressort. Il fut décidé, dans cette réunion, qu'une protestation serait adressée au gouvernement au sujet des décrets rendus contre les congrégations non autorisées. Le 19 août, M. Guibert adressa, cependant, à tous les évêques de France une lettre pour leur dire que le saint-siège autorisait les congrégations à solliciter l'autorisation, et pour encourager les supérieurs à se soumettre à la loi. L'année suivante, l'archevêque de Paris adressa aux députés une lettre contre les derniers projets tendant à supprimer ou à restreindre la dispense du service militaire accordée aux ecclésiastiques, et aux conseillers municipaux de la capitale un mémoire exposant les griefs du clergé contre la situation faite au service religieux dans les hôpitaux du département de la Seine. En un mot, à chaque mesure visant la position du clergé vis-à-vis du pouvoir civil, M. Guibert répondit par des protestations au nom du catholicisme, et de 1879 à 1886, date de sa mort, il conserva à l'égard du gouvernement républicain une attitude militante. Dans l'oraison funèbre que M. Perraud prononça sur la tombe de l'archevêque de Paris, l'évêque d'Autun rappela un fait intéressant pour notre histoire nationale. En 1870, M. Guibert, alors archevêque de Tours, reçut du pape une lettre aux termes de laquelle Pie IX offrait sa médiation entre la Prusse et le gouvernement de la Défense nationale, et ordonnait à M. Guibert d'écrire en ce sens à l'empereur d'Allemagne. Le prélat français obéit aux injonctions du saint-siège, mais cette double démarche n'eut aucune suite. Deux nouveaux volumes de ses *Œuvres pastorales* ont été publiés en 1882.

GUIBOUT (Eugène), médecin français, né à Viélaines (Aube) en 1820. Il est attaché au service médical de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, et il a reçu la croix de la Légion d'honneur. En pathologie, on lui doit les ouvrages suivants : *Leçons cliniques sur les maladies de la peau* (1876, in-8o); *Nouvelles Leçons* (1879, in-8o); *Traité pratique des maladies de la peau* (1885, in-8o). Mais, d'autre part, il a pris rang dans la littérature proprement dite par d'intéressants récits de voyages, faits dans l'Europe presque entière : *les Vacances d'un médecin* (1880-1887, 7 vol. in-12).

GUI-CHAO ou **OUAÏ-CHAO**, île de la côte N.-E. du Tonkin, à 41 kilom. au sud du cap Quantao. Elle a à peu près 40 kilomètres carrés. Sa population est d'environ 4.500 Chinois, dont 2.000 chrétiens. L'île est très fertile; son port principal Nam-Van, situé dans la partie méridionale, offre un excellent mouillage.

** **GUICHARD** (Victor), publiciste et homme politique français, né à Paris le 18 août 1803. — Il est mort dans cette ville le 11 novembre 1884. Il avait été réélu le 21 août 1881 député de l'arrondissement de Sens (Yonne), et avait pendant la législature pris la parole dans un certain nombre d'importantes discussions.

Guide (LE), *Armée de Rhin-et-Moselle* 1797, tableau de M. J.-L.-E. Meissonier, qui figura à l'Exposition nationale de 1883. Au milieu d'un bois dont les branchages se dessinent sur un ciel très fin, un détachement de dragons descend une pente : les cavaliers sont conduits par un paysan en gilet rouge, qui devance à pied la colonne. Ce garçon fume sa pipe avec sérénité; il a l'air honnête, mais il est surveillé de si près que, s'il indique un chemin douteux, il lui arrivera une tragique aventure. « Sans inaugurer chez M. Meissonier une manière nouvelle, dit M. Paul Mantz, cette peinture annonce une préoccupation qu'il faut noter, celle d'échapper à la tyrannie du dessus de tabatière, et de donner plus de marge à son caprice. Ce désir d'affranchissement n'est pas seulement marqué par la dimension inusitée de la toile, qui a plus d'un mètre de haut, il est surtout visible dans la qualité du travail : l'écriture est plus large, sans être moins condensée et moins décisive. La vérité du mouvement, la justesse du geste y sont particulièrement remarquables, et chacune des physionomies a l'intimité et la ressemblance d'un portrait. Solidement établi dans ses colorations, le tableau peut se voir de loin. Il a pour centre la note un peu vive qui s'étale sur le gilet rouge du forestier, marchant au premier plan : ce ton est soutenu par le vert des uniformes et par les feuillages des arbres. Tout, dans cette peinture, est calculé en vue de l'ensemble; tout y parle un langage sain et magistral. »

* **GUIDI** (Philippe-Marie), cardinal italien, né à Bologne en 1815. — Il est mort le 30 avril 1879.

GUI-DIOUMÉ, pays du Soudan occidental, au nord de Médine, entre le Diafounou et le Nioro. Il est habité par les Bambaras. Le village principal, Niogoméra, se trouve sur la rive droite d'un des affluents de droite du Sénégal.

* **GUIDON** s. m. — **Encycl.** *Guidon lumineux.* Certains armuriers munissent les fusils affectés à la chasse nocturne des fauves d'un guidon constitué par un diamant, dont les facettes scintillent à la lumière de la lune ou des étoiles. M. Trouvé remplace cet expédient par une petite lampe à incandescence. Le guidon lumineux Trouvé, est un tube de verre contenant un mince fil de platine porté à l'incandescence par une petite pile à renversement logée dans la crosse, pile qui fonctionne seulement quand l'arme est mise en joue. Une enveloppe métallique, percée de fenêtres opposées, correspondant à la ligne de mire, empêche la lueur d'être aperçue dans les autres directions.

— *Guidon Broca.* L'artillerie française a adopté pour les canons se chargeant par la culasse le guidon Broca, dont la forme est plutôt celle d'un cran de mire que d'un guidon. Il consiste en une lame métallique, percée d'une ouverture circulaire, tangente à son bord supérieur qu'elle échancre légèrement. La ligne de mire passe par le milieu de cette échancrure.

* **GUIDONNAGE** s. m.—Techn. Système de pièces verticales servant à guider les cages d'extraction pendant leur ascension ou leur descente dans les puits de mines. Il est constitué par des pièces de bois, par des rails ou encore par des câbles en fil de fer, sur lesquels glissent des galets adaptés aux cages.

GUI-ECHOW, petite île du golfe du Tonkin, à 107 kilom. au sud-est du cap Paklung. Elle possède un port excellent sur sa côte méridionale.

GUIER, PANIÉFOUL ou **MÉRINAGHEN**, grand lac de la Sénégambie, dans la partie méridionale du Cayor, à 60 kilom. N.-E. de Saint-Louis, sur la rive gauche du Sénégal. Long de 100 kilom., large de 12 kilom. en moyenne; il reçoit le trop-plein du Sénégal dont il contribue à régulariser le cours. Le lac est poissonneux; les bords sont fertiles et couverts de forêts, où l'on rencontre l'éléphant. A son extrémité méridionale les Français ont établi le poste de Mérinaghen. V. BOUNOUN.

GUIFFREY (Georges-Maurice), littérateur et homme politique français, né à Paris le 16 décembre 1827, mort à Fontaine (Hautes-Alpes) le 10 septembre 1887. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il entra, en 1849, à l'Ecole normale supérieure, où il eut comme condisciples Edmond About, Sarcey et Taine. Comme eux, il renonça à la carrière de l'enseignement, fit son droit et exerça jusqu'en 1865 la profession d'avocat à Paris. En 1865, il fut élu, comme candidat de l'opposition, membre du conseil général des Hautes-Alpes. En 1869, il se présenta à la députation dans le même département, eut à soutenir une lutte très vive contre M. Clément Duvernois, candidat officiel, et ne fut pas élu. En 1879, un siège de sénateur étant devenu vacant dans les Hautes-Alpes, il fut élu le 5 novembre et prit place sur les bancs de la gauche républicaine du Sénat avec laquelle il vota constamment. M. Guiffrey, qui était un lettré plus qu'un homme politique, a traduit, en 1860, *le Livre des mots* et *la Foire aux vanités* de Thackeray. En collaboration avec M. Laboulaye, il a publié un recueil de documents fort intéressants sur *la Propriété littéraire au* XVIIIe *siècle* (1860, in-8o). Il a fait aussi de très curieuses recherches sur l'histoire de la littérature au XVIe siècle. C'est ainsi qu'on lui doit d'avoir mis à jour : le *Poème inédit* de Jehan Marot (1860, in-8o); *Chronique du roi Françoys premier de ce nom; Lettres inédites de Diane de Poitiers* (1865, in-8o); *Procès criminel de Jehan de Poitiers* (1867, in-8o).

GUIFFREY (Jules-Marie-Joseph), érudit et historien d'art, frère du précédent, né à Paris le 29 novembre 1840. Licencié en droit, archiviste paléographe, membre de la Société des antiquaires de France, du comité des travaux historiques, de la commission de l'inventaire des richesses d'art de la France, M. Guiffrey est entré aux Archives nationales en 1866, après avoir obtenu la première médaille au concours des antiquités nationales (Académie des inscriptions et belles lettres) pour son *Histoire de la réunion du Dauphiné à la France* (1866, in-8o). Les publications de cet érudit sont nombreuses, toutes ont trait à l'art, et, sauf un ouvrage considérable sur *Antoine Van Dyck, sa vie et son œuvre* (1881, in-fo), les études de M. Guiffrey ont été spécialement consacrées à l'art français. *Les Caffiéri* (Paris, 1877, in-8o); *l'Histoire générale de la tapisserie*, en collaboration avec Müntz et Pinchart (Paris, 1878-1885, in-fo), couronnée par l'Académie des inscriptions; *la Tapisserie depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (1885, in-8o), sont ses œuvres les plus importantes. Promoteur de la Société de l'art français, à laquelle il ne cesse de donner ses soins depuis vingt ans, M. Guiffrey a été le collaborateur le plus actif de la publication des *Nouvelles Archives de l'art français* (Paris, 1870 et suiv., 15 vol. in-8o). On lui doit encore la mise au jour des *Comptes des Bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV* (tome Ier, 1882; tome II, 1886), ainsi que *l'Inventaire du mobilier de la couronne sous Louis XIV* (Paris, 1885, 2 vol. in-8o), réimpression, accompagnée de notes critiques et de tables, des *Livrets des anciennes expositions* (Paris, 43 vol. in-12); etc. M. Guiffrey a collaboré au « Bulletin » du comité d'archéologie du ministère de l'Instruction publique, à la « Gazette archéologique », à la « Gazette des Beaux-Arts », à l'« Art », et a publié de nombreux travaux sur les tapisseries fabriquées en France. Il a été chargé de suivre spécialement la grande publication de *l'Inventaire des richesses d'art* depuis le commencement et n'a cessé d'y donner ses soins à partir du jour où une commission a été constituée à l'effet de veiller à la confection de cet inventaire. M. Guiffrey est chevalier de la Légion d'honneur.

* **GUILBERT** (Aimé-Victor-François), prélat français, né à Cérisy-la-Forêt (Manche) le 15 novembre 1812. — Au mois de juin 1879, M. Guilbert publia de nouveau dans le « Français », sous forme de lettre à un sénateur, ses idées sur la religion dans ses rapports avec la politique, et il y blâma non moins vigoureusement que par le passé « certains catholiques qui attachent imprudemment à leur catholicisme un drapeau politique ». Le 2 septembre suivant, il fut nommé évêque d'Amiens : il profita de la lettre pastorale qu'il adressa aux fidèles à cette occasion pour définir le rôle du clergé dans les sociétés modernes. Cependant, à la suite des décrets du 29 mars 1880, il écrivit au ministre de l'Intérieur une lettre de protestation conçue, il est vrai, en termes plus mesurés que la plupart des documents analogues rendus publics à cette époque. Quelques semaines plus tard, il publia une importante brochure intitulée *la Crise religieuse et la Pacification*. Il y affirma que l'Eglise n'était l'ennemie née d'aucun gouvernement et qu'elle pouvait aisément vivre en bonne harmonie avec la République. « Les exagérations doctrinales de certains journaux soi-disant catholiques, disait-il, les polémiques inconsidérées de certains membres du clergé et surtout la folle entreprise d'inféoder la religion aux partis politiques n'ont pas peu contribué à soulever contre elle de fâcheuses préventions. Car, à moins d'être aveugle, il est difficile de ne pas voir que, si beaucoup de nos défenseurs avoués sont de vrais et sincères chrétiens qui placent avant tout les intérêts religieux, il en est aussi parmi eux qui ne considèrent que leurs intérêts politiques et qui voudraient faire de la religion un instrument pour le succès de leur cause. » Un décret du 5 juin 1883 nomma M. Guilbert à l'archevêché de Bordeaux vacant par le décès du cardinal Donnet. Outre la brochure que nous avons citée plus haut, M. Guilbert a publié : *la Divine Synthèse ou l'exposé au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée* (Valognes et Paris, 1864, in-8o, et 1875, in-8o); *Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Gap au clergé de son diocèse* (1876, 2 brochures in-8o); *la Démocratie, son avenir social et religieux* (1886, in-8o).

GUILBERT (Ernest-Charles-Démosthène), sculpteur français, né à Paris le 13 octobre 1848. Il eut pour maîtres MM. Dupont et Chapu, et débuta au Salon de 1867 par un *médaillon* en plâtre; puis vinrent : portrait de *Mlle O. B.*, buste en plâtre, et *Lincoln*, médaillon (1870); *Lockroy*, auteur dramatique, buste, et une statue en plâtre : *Caïn maudit*, vraiment énergique, qui valut à son auteur une médaille de 3e classe. Le *Prométhée*, qui parut en même temps que *deux bustes* au Salon de 1874, ne se trouva guère moins favorablement accueilli, et M. Guilbert fut mis hors concours après l'Exposition de 1875, où il figurait avec un attrayant groupe en plâtre : *le Petit Justicier*, un buste en marbre pour l'Institut, *le Comte de Ségur*, et un buste en bronze de *M. Claudius Popelin*. Les bustes du *Duc* et de la *Duchesse Decazes* se virent

au Salon de 1876, et à celui de 1877 reparaissait en marbre la statue de *Caïn maudit*. Depuis, M. Guilbert a exposé le portrait de *M. Molard*, introducteur des ambassadeurs, buste en terre cuite (1878) ; celui de *M. Wilker*, rédacteur de l' « American Register » (1879); à cette même exposition figurait le modèle du haut-relief en plâtre destiné à orner le piédestal du monument élevé à Nancy à la mémoire de *M. Thiers*. Ce monument, que M. Guilbert avait été chargé d'exécuter à la suite d'un concours, comprenait une statue de M. Thiers représenté debout et le haut-relief qui montrait *l'Histoire gravant sur ses tablettes la date de la libération du territoire*. On a reproché à l'ensemble de rappeler de trop près le monument de Cavour. Lors de l'inauguration qui eut lieu au mois d'août 1879, le sculpteur fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. On doit encore à M. Guilbert : *le Pain*, buste en marbre, pour le musée de Versailles (1880) ; *Portrait*, buste en terre cuite (1881) ; *Eve*, statue en plâtre et *Portrait*, buste en plâtre (1882) ; *Daphnis et Chloé*, groupe en plâtre et portrait de *Mme la comtesse B. des Renaudes* (1883) ; *Eve*, statue de marbre et *Christophe Colomb*, modèle d'un monument élevé à Saint-Domingue (1884); portrait de *M. R.*, député, buste en plâtre, et *Héraut d'armes au XVIe siècle*, statue en plâtre destinée à l'hôtel de ville de Paris; *Daphnis et Chloé*, groupe en marbre commandé à l'artiste par la préfecture de la Seine, et *Etienne Dolet*, modèle d'une statue destinée à être érigée sur la place Maubert (1886); portrait de *M. le général Boulanger*, buste en plâtre et portrait de *Mme P. B.*, buste en plâtre (1887) ; portrait de *Mme la comtesse A. D. de B.* et portrait de *feu Mme B.*, bustes en marbre (1888). Depuis plusieurs années, M. Guilbert a été élu membre du jury du Salon pour la section de sculpture.

GUILGODJI, pays du Soudan occidental. V. GILGOGI.

* **GUILLARD** (Léon), auteur dramatique français, né à Montpellier le 11 avril 1816. — Il est mort dans la même ville le 14 avril 1878.

** **GUILLAUME III** (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas et grand-duc de Luxembourg, né le 19 février 1817. — Depuis les événements de 1870, le roi Guillaume a cessé d'être le souverain volage et viveur d'antan pour devenir un monarque sévère et s'occuper des affaires de son royaume. Après la paix de Francfort, il ne cessa de nous témoigner sa sympathie, surtout pendant la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Sa femme, la reine Sophie, ne nous portait pas un moindre intérêt : en 1875, elle voulut être la première à informer notre ministre à La Haye de l'heureux résultat de l'intervention russe en notre faveur. Devenu veuf à l'âge de soixante ans, Guillaume III, pour des raisons de diverse nature, résolut de se remarier. Il songea d'abord, mais en vain, à l'une des princesses de Danemark, puis à la deuxième fille du prince régnant de Waldeck, qui devint reine des Pays-Bas, le 7 janvier 1879, avec l'approbation unanime des états généraux. De son premier mariage, Guillaume III avait eu deux fils : GUILLAUME D'ORANGE, mort à Paris le 11 juin 1879 et le prince ALEXANDRE, mort le 21 juin 1884. De son mariage avec la reine Emma, fille du prince George de Waldeck-et-Pyrmont et née le 2 août 1858, le roi a eu une fille : la princesse WILHELMINE, héritière présomptive de la couronne, d'après la constitution de 1848, qui admet la succession des femmes au trône de Hollande en cas d'extinction de la branche aînée. Il s'en était fallu de peu que la postérité de Guillaume III ne s'éteignît de son vivant. Pour prévenir toute crise de succession, les états généraux énumérèrent nominativement les ayants droit à la couronne des Pays-Bas. Guillaume III est, en même temps que roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg; mais à sa mort ses droits sur le grand-duché passeront au duc Adolphe de Nassau.

** **GUILLAUME Ier** (Frédéric-Louis), roi de Prusse et empereur d'Allemagne, né à Berlin le 22 mars 1797. — Il est mort dans cette ville le 9 mars 1888. Le 11 mai 1878 et le 4 juin suivant, l'empereur Guillaume fut victime de deux attentats, dont le second mit un moment sa vie en danger. Dans l'intervalle, le conseil fédéral adopta contre les socialistes un projet de loi que le Reichstag refusa de voter, comme attentatoire à la liberté de la presse et au droit de réunion. Ce rejet entraîna la dissolution du Parlement et son remplacement, grâce à la pression officielle, par une assemblée plus docile. Les attentats du 11 mai et du 4 juin eurent, en effet, pour conséquence d'apporter des modifications considérables à la politique impériale et à la politique prussienne. Guillaume Ier et son ministre, M. de Bismarck, commencèrent par prendre contre le parti socialiste des mesures de répression, mais ils se flattèrent en même temps d'enrayer les progrès de ce parti en devenant eux-mêmes socialistes, en présentant des lois destinées à améliorer la situation matérielle des ouvriers et en revenant au système protectionniste, abandonné depuis 1865, pour favoriser l'industrie et le commerce germaniques. Puis, chaque fois que se manifestèrent au Reichstag des velléités trop grandes d'opposition, l'empereur donna de sa personne, fit valoir sa mission providentielle et se plaça au-dessus de la représentation nationale, au nom même du peuple et pour son bien. On trouvera dans notre biographie du prince de Bismarck un exposé de cette doctrine par le chancelier lui-même. En même temps Guillaume Ier déterminait son premier ministre à abandonner la politique religieuse qu'il avait obstinément suivie depuis 1873, il se demanda si les persécutions dont les catholiques avaient été victimes depuis quelques années n'avaient pas eu pour effet de déraciner du cœur des ouvriers catholiques les croyances religieuses et si cette incrédulité n'était pas pour beaucoup dans les progrès du socialisme révolutionnaire. C'est alors que des pourparlers eurent lieu entre Berlin et le Vatican, et que le Kulturkampf prit fin peu à peu.

A l'extérieur, on sait que l'empereur Guillaume fut autant que le prince de Bismarck l'âme de la triple alliance, qui, dans sa pensée doit être la garantie du *statu quo*, c'est-à-dire des conquêtes de 1866 et de 1870. Ces conquêtes, l'empereur y tenait d'autant plus qu'elles furent, en somme, inespérées et que le roi de Prusse eut le bonheur rare d'être servi par un concours exceptionnel de circonstances. Le souverain étranger à qui il doit le plus de reconnaissance, c'est sans contredit Napoléon III, ce champion du principe des nationalités, qui, dédaigneux des leçons de l'histoire, renouvela l'erreur de Louis XV et prit position contre l'Autriche, oubliant qu'abaisser l'Autriche en tant qu'adversaire de la Prusse, c'était faire le jeu de Guillaume comme Louis XV avait fait celui de Frédéric II. L'empereur Guillaume a eu pour successeur son fils Frédéric III.

GUILLAUME II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Frédéric III et de l'impératrice Victoria, né à Berlin le 27 janvier 1859. Dès l'âge de sept ans, on lui donna un gouverneur militaire, mais Frédéric III voulut qu'il terminât dans un collège ses études secondaires, et, en 1874, il entra au Lycæum Fridericianum de Cassel, comme élève de « seconde supérieure ». Il subit l'examen de sortie le 25 janvier 1877, l'année même de sa majorité, reçut aussitôt l'investiture solennelle de l'ordre de l'Aigle noir et entra comme lieutenant au 1er régiment de la garde à pied. Cela ne l'empêcha pas d'accomplir quatre semestres à l'université de Bonn, où il suivit les cours les plus divers et se mêla sans réserve à la vie des étudiants jusqu'en 1879. Peu de mois après qu'il eut quitté Bonn, en février 1880, il fut fiancé à Augusta-Victoria, fille aînée du duc de Schleswig-Holstein, née le 22 octobre 1858. Le mariage fut célébré à Berlin le 27 février 1881 au milieu d'une pompe solennelle, puis Guillaume et la princesse partirent pour Potsdam, où le régiment du prince tenait garnison. L'âge avancé de son grand-père et la débilité de son père pouvaient à bref délai lui assurer le pouvoir suprême. Aussi se prépara-t-il très sérieusement à la mission qu'il se sentait appelé à remplir. Il étudia l'administration avec le président de la province de Brandebourg, il remplit en mai 1884 une mission diplomatique en Russie; mais tout cela n'était pour lui que l'accessoire : ses études de prédilection, c'étaient les études militaires, et il plaçait toute sa joie à commander ses troupes, à les haranguer, à leur faire entendre des paroles de dévouement à la monarchie et des excitations à la valeur guerrière. Avec cela, il se montrait pieux et même dévot, accordant ses plus entières sympathies au général comte Waldersee et au pasteur antisémite Stoecker.

Le 15 juin 1888, Frédéric III mourut à Friedrichskrone, après un règne de trois mois, et Guillaume lui succéda sous le nom de Guillaume II. Le nouveau souverain inaugura son règne par des rescrits et ordres du jour à la marine et à l'armée pour leur rappeler que, dans sa dynastie, le chef ne fait qu'un avec la nation armée. Dans sa proclamation à « son peuple », on lisait : « Appelé au trône de mes pères, j'ai pris le gouvernement en portant mes regards vers le Roi des rois et j'ai promis à Dieu d'être, suivant l'exemple de mes ancêtres, un prince juste et bon pour mon peuple, d'entretenir la piété et la crainte de Dieu, de protéger la paix, de favoriser la prospérité du pays, d'être un soutien pour les pauvres et les misérables, un gardien fidèle du droit. » Le 25 juin, il lut solennellement son message devant le Reichstag, en présence d'un grand concours de princes d'Allemagne. Ce document fut tel qu'on devait l'attendre de Guillaume II; on y retrouva l'influence des deux hommes dont le nouvel empereur s'était le plus approprié les idées : Guillaume Ier, son grand-père, et le prince de Bismarck. Au lendemain de son avènement, l'empereur résolut de visiter les principaux souverains de l'Europe monarchique. Sur le conseil de M. de Bismarck, qui n'a jamais cessé d'attacher le plus grand prix à l'alliance russe, il commença par le tsar. L'entrevue, qui eut lieu à Peterhof, ne fut suivie d'aucun arrangement diplomatique (juillet 1888). De là Guillaume II se rendit à Stockholm, puis à Copenhague. Rentré à Potsdam le 1er août, il procéda au rajeunissement de son armée en mettant à la retraite un certain nombre de généraux et en acceptant même la démission du feld-maréchal de Moltke comme chef du grand état-major; le vieil homme de guerre eut pour successeur le comte de Waldersee. La nomination de M. de Bennigsen au poste de président supérieur de la province de Hanovre (août 1888) fut une déception cruelle pour les conservateurs, qui espéraient une ère de réaction et voyaient une importante modification dans la haute administration politique faite en faveur des nationaux libéraux. Le 25 septembre, Guillaume II se mit en route pour continuer son voyage politique un moment interrompu. Il visita les chefs des Etats secondaires de l'Allemagne du Sud, l'empereur d'Autriche et les deux souverains spirituel et temporel qui se font vis-à-vis à Rome. A son retour, il eut la satisfaction de voir les élections au Landtag (30 octobre) donner des résultats favorables au gouvernement. Très déférent pour les volontés de M. de Bismarck, il donna au chancelier son approbation la plus entière, même lorsque celui-ci tenta, comme dans l'affaire Geffcken, de ternir la mémoire de Frédéric III.

** **GUILLAUME** (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), statuaire français, né à Montbard (Côte-d'Or) le 4 juillet 1822. — Un rappel de médaille d'honneur fut décerné à M. Guillaume après l'Exposition universelle de 1878. Le statuaire était représenté au Champ-de-Mars par un ensemble considérable d'ouvrages. Les uns, comme *les Thermes*, conçus dans le goût de Girardon et destinés à l'Hôtel de ville, *l'Amour blessant la jeunesse* et *l'Amour consolant l'âge mûr*, figuraient dans le pavillon de la ville de Paris; les autres, le *Mariage romain* (v. MARIAGE), *l'Orphée* (v. ORPHÉE), le *Bonaparte, lieutenant d'artillerie*, qu'on avait vu en plâtre en 1870 et qui reparaissait en bronze argenté, le *Ingres* à demi-corps de l'Ecole des Beaux-Arts et les trois bustes de *Mgr Darboy*, de *Buloz* et de *Baltard*, appartenaient à la section de sculpture organisée par le ministère des Beaux-Arts. A cette occasion, M. Anatole de Montaiglon résumait ainsi la carrière et le talent de l'éminent statuaire : « M. Guillaume, qui est Bourguignon, comme Rude et Jouffroy, est sorti de l'atelier de Pradier, qu'on ne lui donnerait pas pour maître. Il a l'élégance plus haute et plus fière ; il est sain, profondément consciencieux, souvent grave, toujours élevé. Le caractère principal des sculpteurs de la vieille école de Bourgogne est la vigueur robuste. M. Guillaume est de leur race ; il a une solidité foncière qui met le mûrissement du travail au service de son inspiration. Il pense, il sent fortement, il établit ses figures du premier jet, d'une volonté tellement formelle qu'elle s'impose et qu'on ne les voit pas comprises d'une autre façon, mais elles n'en sont pas moins étudiées et comme revues avec le soin le plus sévère, et ce qu'on appelle le morceau, qu'on ne voit pas du premier coup parce qu'il se perd dans la grandeur de l'effet général, est aussi fait et aussi poussé que s'il devait être le mérite principal. Chez d'autres, le morceau est tout; chez M. Guillaume, il est, comme il doit l'être, au service de l'ensemble et de l'impression. » Le 27 mai 1878, M. Eugène Guillaume fut nommé directeur des Beaux-Arts, en remplacement de M. Philippe de Chennevières, démissionnaire. Le choix du nouveau fonctionnaire fut d'abord très diversement apprécié. On reprochait au statuaire ses attaches avec l'Institut, on lui en voulait de ses convictions religieuses publiquement affichées. Un journal, l'« Evénement », publia un document qui fit le tour de la presse et duquel il résultait que M. Guillaume, membre actif de la congrégation du Sacré-Cœur, avait puissamment contribué à l'érection de l'église qui s'élève à Montmartre. Mais bientôt ces bruits s'apaisèrent. Le directeur sut se plier aux exigences du rôle où l'appelait un gouvernement républicain. Par la gravité un peu hautaine de son attitude, la minutieuse application des règles administratives, il conquit rapidement l'autorité nécessaire. Pourtant cette direction dura peu. Le 8 février 1879, la nomination de M. Turquet aux fonctions de sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et la création d'un secrétariat général des Beaux-Arts entraîna la démission de M. Eugène Guillaume. L'artiste ne s'adonna qu'avec plus d'activité à ses travaux de sculpteur et d'écrivain. Cette même année 1879, il fit le Salon à la « Revue des Deux-Mondes » et exposa le modèle de la statue de *Philippe de Girard*, destinée à la ville d'Avignon. La statue de *M. Thiers*, qui parut au Salon de 1880, en même temps qu'un buste de *Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, ne trouva pas auprès de la critique un accueil unanimement favorable. On lui préféra l'*Andromaque* et la *Castalie* (1883) [v. ce mot] du Salon de 1881. En 1884, M. Guillaume envoyait au Salon le monument élevé à *Duban* à l'Ecole des Beaux-Arts et le modèle du buste de *J.-B. Dumas*, de l'Académie française. Ce dernier ouvrage reparaissait l'année suivante sous sa forme définitive, avec un buste en marbre de *M. Paul de Saint-Victor*. Ce furent encore des bustes qui, depuis, représentèrent M. Guillaume aux expositions. Ainsi se virent : le portrait de *M. Henri Germain* et le *Portrait du père de l'artiste* (1886); le portrait de *M. Jules Ferry* (1887); ceux du *Prince Napoléon* et de *M. Chevreul* (1888). M. Guillaume est président du jury de la section de sculpture aux Salons annuels et à l'Exposition universelle de 1889. Il a fait partie de la commission préparatoire de cette même exposition (section des Beaux-Arts). Il est membre de presque toutes les commissions importantes du ministère des Beaux-Arts et inspecteur de l'enseignement général du dessin du même département. Enfin, M. Guillaume a été appelé, à la mort de Charles Blanc, à la chaire d'esthétique du Collège de France.

GUILLAUME (Edmond), architecte français, né à Valenciennes (Nord) le 24 juin 1826. A dix-neuf ans il fut envoyé par sa ville natale comme pensionnaire à l'École des Beaux-Arts (1845). Dix ans plus tard, il remportait le deuxième grand prix de Rome, sur un projet de *Conservatoire de musique et de déclamation*, et, l'année suivante, 1856, le premier grand prix, ainsi qu'une grande médaille d'émulation, sur un projet de *Palais d'ambassade à Constantinople*. En 1861, M. Guillaume quitta momentanément la France, chargé d'une mission archéologique en Asie Mineure. Au Salon de 1863, il se vit décerner une médaille de 2e classe, pour son *Temple de Rome et d'Auguste à Ancyre* (Angora), et, la même année, fut nommé inspecteur des travaux du Palais de justice. A la suite d'un concours jugé en 1864, M. Guillaume fut chargé, avec M. Doublemard, statuaire, de l'exécution du *Monument commémoratif de la Défense de Paris*, qu'on voit sur la place Clichy. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1866; de plus, il a été successivement nommé premier inspecteur des palais de Saint-Cloud et de la Malmaison (1867); chargé de la construction des tribunaux et de l'Hôtel de ville de Cambrai (1866-1875) ; désigné après concours avec M. Cugnot, statuaire, pour l'érection d'un monument commémoratif dans la capitale du Pérou (1868); nommé architecte des bâtiments de l'Institut des sourds-muets (1870), et du palais des Archives (1873); élu membre de la Société des antiquaires de France (1874); nommé membre du conseil des bâtiments civils (1876) ; architecte du palais de Versailles et de Trianon (1879), du Louvre et des Tuileries (1881) ; membre, pour la seconde fois, du conseil des bâtiments civils (1882); enfin, en 1884, professeur de théorie de l'architecture à l'École des Beaux-Arts. Outre les récompenses que nous avons déjà mentionnées, M. Guillaume reçut encore deux médailles de 2e classe aux Expositions universelles de 1867 et de 1878, la première pour son *Projet de restauration du théâtre de Vérone*, la seconde pour ses quatre châssis *Hôtel de ville et tribunaux de Cambrai*. On doit encore à M. Guillaume une *Histoire de l'Art et de l'Armement*.

GUILLAUME (terre de l'EMPEREUR-), colonie allemande dans la partie N.-E. de la Nouvelle-Guinée (Océanie), comprise entre 2° 30′ et 8° de lat. N. et entre 138° 40′ et 145° 55′ de long. E. Sa superficie est de 179.250 kilom. carrés et sa population de 109.000 hab.

GUILLAUME (île du ROI-) ou **MIOS MANSOUAAR**, île du grand archipel Asiatique dans le détroit de Dampier, près de la côte N.-O. de la Nouvelle-Guinée; elle a une longueur de 15 kilom. de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O.

GUILLAUMET (Gustave-Achille), peintre français, né à Paris le 26 mars 1840, mort dans la même ville le 14 mars 1887. Il entra en 1859 à l'Ecole des Beaux-Arts, et eut pour maîtres Picot et F. Barrias. Après avoir obtenu en 1861 le second prix de Rome, il partit pour l'Algérie, où il fit de longs séjours, et s'attacha à reproduire des scènes de mœurs algériennes, ce qu'il fit avec un remarquable talent. Antérieurement à ses études orientales, il avait produit plusieurs toiles sans grande valeur, entre autres : *la Destruction de Sodome*, *l'Enterrement d'Atala*, *Macbeth et les sorcières* (1871). Mais, dès 1863, *la Prière du soir dans le Sahara* (au musée du Luxembourg), *les Environs de Biskra*, *le Marché arabe* (au musée de Lille) et *Un soir dans le Sahara* (1865) démontrent victorieusement qu'il a trouvé sa voie. Viennent ensuite : *les Joueuses de flûte au bivouac* et *la Veillée* (1866); *la Source du figuier* (au musée de Pau), *la Smala de Tiaret*, *le Douar* (1867); *le Sahara* (1868), *la Famine* et *les Labours* (1869). *Campement d'un goum*, *Soir d'hiver au Maroc* (1870); *les Femmes du douar*, au musée de Dijon (1872); *les Défrichements*; *Intérieur à Alger*, *Arabe des Beni-Ouassin* (1874); *la Halte des Chameliers* (1875) ; enfin, le tableau capital de l'artiste, *Laghouat*, acquis par l'Etat (1879), ayant pour complément *les Palanquins à Laghouat* (1880). Ces études algériennes avaient valu à l'artiste plusieurs récompenses officielles : médailles en 1865 et 1867, 2e médaille en 1872, 3e médaille et croix de la Légion d'honneur en 1878. A l'Exposition de 1883, Guillaumet présenta : *Intérieur d'une tente*, *Champ labouré près de Gisors*, *Dans les dunes*, *Chiens arabes dévorant un cheval mort*, *Habitation saharienne*. Ses derniers envois au Salon furent : *la Seguia*, acquise par l'Etat; *les Fileuses de laine* (1885) et *Intérieur à Bou-Saada* (1887). Mais ces divers tableaux ne représentent point l'ensemble de l'œuvre de ce laborieux artiste, qui a laissé les toiles

suivantes : *Intérieur à la Alia*, *Une rue à Laghouat*, *Fabrication de burnous à Bou-Saada* (au musée du Luxembourg); *Berger arabe*, *Une rue à Bou-Saada*, *Laveuses dans l'oued Bou-Saada*, *Intérieur à Biskra*, *Oliviers à Zara*, *la Place du marché à Lalla-Marnia*, *Chameau dans le désert*, *Plaine de Sersou*, *Laveuses à El-Kantara*, *Fabrication de poterie en Kabylie*; *le Chélif Boghari*. Guillaumet a laissé en outre plus de 150 études, poussées très avant, et plus de 500 dessins. Une exposition générale de ses œuvres a eu lieu en janvier 1888, à l'Ecole des Beaux-Arts, à Paris. Elle ne montrait pas moins de 150 peintures, 200 pastels et dessins. On peut ainsi suivre pas à pas le développement du talent de l'artiste. « Pendant les treize ou quatorze premières années de sa carrière, dit M. Durand-Gréville, Guillaumet avait eu une tendance marquée à préférer les compositions riches et nombreuses. Après seulement, l'unité d'impression lui sembla plus précieuse que tout, et, intérieure ou extérieure, la lumière devint sa préoccupation dominante. On trouve dans ses ciels toute la marque des saisons et des climats; quant à la variété des sujets abordés, elle est tout aussi grande : avec le charme de la lumière. Ce que Guillaumet a le mieux aimé, c'est la femme saharienne; elle est partout dans son œuvre, filant, tissant, cardant, préparant le kouskoussou, lavant le linge, remplissant tous les devoirs de son humble vie domestique. On la rencontre encore dans la plupart de ses dessins et de ses ravissants pastels. Chacun des onze voyages qu'il fit en Algérie fut marqué par une soumission plus grande à la dictée impérieuse de la nature. Elève tantôt de Metzu, tantôt de Rembrandt, parfois aussi impressionné par Henner et par Millet, il exprimait les choses sous des aspects aussi divers que s'il avait eu en lui-même plusieurs peintres différents. » Cette exposition, dont le produit était destiné à élever un monument funèbre à Bonvin, fut très visitée et ce fut le même empressement lors de la vente qui se fit les 6, 7 et 8 février et dont le total atteignit la somme de 275.000 francs. L'administration des Beaux-Arts acquit, pour le musée du Luxembourg : un *Intérieur algérien*, un dessin et un pastel, et Mme Guillaumet fit don à l'Etat d'un important tableau de son mari, *le Désert*. Les divers articles de Guillaumet sur l'Algérie, parus dans la « Nouvelle Revue », ont été réunis par ses amis et publiés avec un grand nombre de reproductions de tableaux et de dessins de l'artiste sous le titre : *Tableaux algériens* (1888, in-8°). M. Barrias a été chargé d'exécuter, sur l'emplacement où Guillaumet a été inhumé au cimetière Montmartre, un monument à l'artiste. Ce monument représente une jeune fileuse arabe appuyée d'une main sur un socle. De l'autre, elle effeuille des jasmins, fleur préférée des Orientales. Le médaillon de Guillaumet est enchâssé dans la pierre tombale.

GUILLAUMET, pseudonyme de Gilbert-Martin.

. **GUILLEMAUT** (Charles-Alexandre), général et homme politique français, né à Louhans (Saône-et-Loire) le 18 septembre 1809. — Il est mort le 17 décembre 1886. Au renouvellement triennal de 1882, il avait été réélu sénateur.

GUILLEMET (Jean-Baptiste-Antoine), paysagiste français, né à Chantilly (Oise) en 1842. Après de fortes études classiques, il s'adonna à la peinture et reçut les conseils de Corot, qui le recommanda à Barye, à Daumier, à Vollon et à Courbet. Il a exposé *l'Etang de Bat* [Isère] (1865); *Village au bord de la Seine* (1869). Les *Ruines d'un aqueduc romain*, qui figurèrent au Salon de 1870, ne passèrent pas inaperçues, et, en 1872, M. Guillemet obtint une mention honorable pour un tableau : *Mer basse à Villerville*, qui fut acquis par l'Etat et se trouve au musée de Grenoble. Le *Vieux Monaco* (1873) ne fut pas moins remarqué et M. Guillemet s'affirmait avec éclat dans une magistrale *Vue de Bercy en décembre* (1874), « peinte comme gravait le sculpteur Mérion ». Cette fois, l'artiste était mis hors concours et le ministère des Beaux-Arts s'assurait la propriété de la *Vue de Bercy*, qui prenait place à la galerie du Luxembourg. Puis parurent : *le Quai d'Orsay* (1875); *Villerville* (1876), œuvre qui valait à l'artiste un rappel de médaille; *les Falaises de Dieppe* et *les Environs d'Arthemare* (1877); *la Plage de Villers* (1878); *le Chaos de Villers* (1879); *le Vieux Quai de Bercy* (1880). « Cette toile, dit M. Maurice du Seigneur est une répétition présentant beaucoup d'analogies avec l'admirable vue panoramique de 1874, et pourtant, elle est toute différente. Avec le même sujet, M. Guillemet a su réaliser deux productions supérieures et également belles, à quelques années de distance. » Le peintre était fait chevalier de la Légion d'honneur après cette exposition. Depuis, on a vu de lui : *le Vieux Villerville* et *la Plage de Saint-Vaast-la-Hougue* (1880); *Morsalines* (1882); *Saint-Suliac* (1883); *Villerville* et *Meudon* (1884); *Paris, vue prise de Meudon* (1885); *le Hameau de Laudemer* (Manche) (1886); *la Baie de Morsalines* et *la Hougue* (1887); *la Chapelle des marins à Saint-Vaast-la-Hougue* et *la Plaine de Cayeux* (1888). Par l'énergie et la sincérité de son talent, M. Guillemet a conquis une belle place dans l'école contemporaine de paysage. Il fait partie des jurys annuels du Salon.

* **GUILLEMIN** (Alexandre-Marie), peintre français, né à Paris le 15 octobre 1817. — Il est mort à Bois-le-Roi (Seine-et-Marne) le 25 octobre 1880. Nous citerons parmi ses dernières œuvres : *la Trilla*, *l'Atelier du sculpteur*, *la Bonne Mère* et *le Bon Père*, aquarelles (1869); *Souvenirs de la Haute-Navarre*, *la Mariposa* (1877); *Fleur de printemps*, *Descente des moissonneurs béarnais*, *el Cancionista*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Le musée de Toulon possède quelques œuvres de cet artiste.

. **GUILLEMIN** (Amédée-Victor), journaliste et savant français, né à Pierre (Saône-et-Loire) le 5 juillet 1826. — Il a continué à écrire de substantielles monographies scientifiques, présentées sous une forme littéraire. Depuis 1876, M. Guillemin a publié le tome II de son ouvrage sur *les Chemins de fer* (1884, in-18) et les études suivantes : *le Son* (1876, in-12); *les Etoiles* (1877, in-12); *les Nébuleuses* (1880, in-12); *le Monde physique*, vaste tableau d'ensemble, l'œuvre capital de l'auteur (1880-1885, 5 vol. gr. in-8°, avec pl.); *le Télégraphe et le Téléphone* (1886, in-16); *les Météores électriques et optiques* (1887, in-16).

. **GUILLEMIN** (Ernest), homme politique français, né à Avesnes (Nord) le 19 décembre 1828. — Il est mort dans cette ville le 11 septembre 1885. Il avait été réélu le 21 août 1881 député de la 1re circonscription de l'arrondissement d'Avesnes.

GUILLEMOT (Gabriel), publiciste et littérateur français, né à Thiers (Puy-de-Dôme) le 11 février 1833, mort à Paris en janvier 1885. Il avait été élève de l'Ecole polytechnique, et devint employé à la préfecture de la Seine. Il se lança alors dans le journalisme sous les auspices de M. Rochefort. Il débuta au « Messager des théâtres » par des comptes rendus dramatiques, fit pendant trois ans des chroniques au « Figaro », passa ensuite au « Nain jaune », au « Corsaire », etc. Un article irrévérencieux pour le préfet Haussmann lui attira une condamnation et sa révocation de l'emploi qu'il occupait à la préfecture. L'Empire avait dès lors un ennemi déclaré, qui le combattit dans le « Nain jaune » et la « Cloche ». En 1870, il fit une brillante campagne antiréactionnaire au « Siècle » sous le pseudonyme de **John Wilkes**, et écrivit au « Suffrage universel », à « la Marseillaise », au « Réveil », etc. Frappé d'une maladie incurable, il dut bientôt borner son activité à une chronique hebdomadaire à la « République française ». On lui doit une comédie en un acte, donnée au Gymnase en collaboration avec Emile Abraham : *Amour d'une ingénue* (1866, in-12) et plusieurs romans : *la Bohème* (1868, in-32); *les Parents criminels* (1874, in-4°), en collaboration avec Henry Maret; *le Proscrit de Corinthe* (1876, in-32); *le Fils d'un de ces hommes* (1876, in-12); *les Mantonais* (1879, in-12); *Mauga l'Africaine* (1881, in-12); *le Roman d'une bourgeoise* (1881, in-12).

* **GUILLERMIN** (Jean-Baptiste), habile ivoirier, né à Lyon en 1623, mort à Paris en 1677. — Nous avons dit quelques mots de cet excellent artiste, dont la biographie est presque inconnue, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*, et consacré un article spécial à son CHRIST D'IVOIRE, un des chefs-d'œuvre de la sculpture française. On ne connaissait de lui que ce Christ, quoiqu'il en eût exécuté un grand nombre, et la mention faite d'un autre, en buis, que lui avait commandé en 1660 la confrérie des Pénitents noirs d'Avignon. Il en a été découvert un troisième, portant sur l'écharpe qui ceint les reins du crucifié la signature : *Fecit Jean Guillermin*, dans une collection particulière, à Lyon. Ce *Christ en buis*, d'une intensité d'expression aussi admirable que le *Christ d'ivoire*, est surtout remarquable par la science anatomique déployée par le sculpteur dans l'ossature de la poitrine. « On dirait, suivant l'expression de l'abbé Canron, que le buis est devenu transparent sous la main de l'artiste; on croirait qu'il s'est revêtu d'un épiderme, et on pourrait y compter en quelque façon les muscles, les tendons et les nerfs. Si le buste eût été moulé sur un corps humain, il ne rendrait pas plus parfaitement la nature : il semble que cette poitrine se gonfle, qu'il s'y produit un effort et qu'il va s'en échapper un cri. »

* **GUILLON** (Gabriel), chirurgien français, né à Channay, près de Tours, en 1798. — Il est mort le 22 avril 1881.

GUILLON (Adolphe-Irénée), peintre français, né à Paris le 29 mars 1829. Il étudia d'abord le droit pour se conformer à la volonté de sa famille, puis devint élève de Jules Noël et de Ch. Gleyre. Après divers voyages dans le midi de la France, il s'établit à Vezelay (Yonne). Cet artiste, travaillant en dehors de l'influence des coteries, a obtenu une médaille en 1867, et une médaille de deuxième classe en 1880 et en 1884. Outre quelques eaux-fortes, fusains et dessins à la plume, il a exposé les œuvres ci-après : *Récolte des oliviers à Menton* (1864); *Tamaris et lauriers roses* (1866); *Pins parasols à Cannes* (1867); *la Terrasse de l'ancienne abbaye de Vezelay* (1870); *la Frontière de France et d'Italie* (1873); *Bords de la Cure*, *la Charité*, *Journée d'été* (1874); *Premières feuilles d'automne*, *Chemin sous les vieux murs* (1875); *la Toilette des canards au bord de la Cure* (1876); *Octobre à Vezelay* (1877); *Blanchisseuses au bord de la Cure*, *le Soir* (1878); *la Ville de Vezelay*, au musée d'Auxerre (1880); *Août* (1882); *les Noyers de la Cordelle* (1883); *Vezelay* (1885); *Vezelay au XVIe siècle* (1886); *Menton il y a vingt ans* (1887); *Barrage du Grand-Moulin*; *Menton, clair de lune* (1888).

** **GUILLOUTET** (Louis-Adhémar, marquis DE), homme politique français, né le 6 août 1819. — Aux élections du 21 août 1881, il fut réélu député de la 1re circonscription de l'arrondissement de Mont-de-Marsan. Aux élections du 4 octobre 1885, il arriva avec 37.813 voix en tête de la liste monarchiste du département des Landes, mais l'invalidation ayant été prononcée par la Chambre, il échoua le 14 février 1886.

* **GUILMIN** (Charles-Marie-Adrien), mathématicien français, né à Brest le 1er mars 1812. — Il est mort à Paris le 20 février 1884.

. **GUIMET** (Emile), voyageur et écrivain français, né à Lyon le 2 juin 1836. — Il a d'abord visité tout le nord de l'Europe, les pays scandinaves, puis l'Afrique, l'Amérique, l'Inde, la Chine et le Japon; le but de la mission qu'il avait obtenue du gouvernement, mais qu'il effectua à ses frais, était d'étudier sur place les religions de ces divers pays et de recueillir les objets d'art relatifs au culte. Il rapporta de ses voyages une collection considérable, dont une partie figura à l'Exposition de 1878. On lui doit : *Promenades japonaises* (1880, in-4° illustré par F. Régamey); *le Théâtre au Japon* (1886, in-8° illustré); *la Sécurité dans les théâtres* (Lyon, 1887, in-4°). Il dirige en outre l'important recueil intitulé *Annales du musée Guimet*. M. Guimet a fondé le musée qui porte son nom et dont nous parlons ci-après.

Guimet (MUSÉE). Avant d'être installé à Paris, ce musée avait été créé à Lyon, ville natale du voyageur. M. Emile Guimet y avait rassemblé les monuments et objets de tout genre recueillis pendant ses voyages, établi une bibliothèque composée d'ouvrages et de manuscrits relatifs aux religions orientales et fondé une école dans laquelle de jeunes Orientaux pourraient venir apprendre le français, et de jeunes Français pourraient étudier les langues mortes ou vivantes de l'extrême Orient. En 1878, on inaugurait à Lyon l'école et le musée. Malgré le succès indiscutable qu'obtinrent ces institutions, M. Guimet comprit que leur véritable place était à Paris, et il proposa au ministre de l'Instruction publique de céder à l'Etat tout ce qui constituait le *musée Guimet* aux conditions suivantes : l'Etat ferait construire, sur le modèle du palais de Lyon, un monument près du Champ de Mars ou sur tout autre point plus rapproché du centre; le musée conserverait le nom de *musée Guimet* ; le donateur l'administrerait seul sa vie durant et recevrait 45.000 francs par an, qui seraient ainsi employés : 16.000 francs pour le personnel, 10.000 francs pour les indigènes, 14.000 francs pour les publications *Annales du musée Guimet* et *Revue de l'histoire des religions*, enfin 5.000 francs pour frais divers. Après de nombreux pourparlers entre M. Guimet, le ministre de l'Instruction publique et le conseil municipal de Paris, il fut convenu que la ville de Paris accorderait le terrain nécessaire (4.000 mètres environ), et que les dépenses de construction de l'édifice et des travaux d'aménagement de tout ordre, soit à peu près 1.590.000 francs, seraient payées moitié par l'Etat, moitié par M. Guimet lui-même, qui conserverait, selon son désir, le titre de directeur à vie de l'établissement. Ces conventions furent ratifiées par la Chambre, le Sénat, et le conseil municipal de Paris en 1885.

Le *musée Guimet* s'élève actuellement à l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue Boissière. Il comprend des œuvres d'art et des objets relatifs principalement aux diverses religions de la Chine, de l'Inde, du Japon, des peuples américains et océaniens, et aux religions antiques de l'Egypte, de la Grèce, de Rome et de la Gaule. Ce musée, comme on l'a dit, n'est pas une collection de curiosités, c'est surtout une collection d'idées. La classification rationnelle des monuments qui le composent en font une véritable histoire des religions qui se déroule matériellement sous l'œil du visiteur. Chaque salle, chaque vitrine, représente un dogme, une croyance, une hérésie. Les vitrines de l'Inde, du Thibet, du Cambodge, de Siam et de la Chine permettent d'étudier le brahmanisme (culte de Vichnou et de Çiva); on y voit des statuettes représentant Hanoumant, le roi des singes, le neuvième auteur de la grammaire; Garouda, roi des oiseaux, monture ordinaire de Vichnou; d'innombrables Vichnou à deux et à quatre bras ; de solennels Krishna, huitième incarnation de Vichnou, les jambes croisées et avec le geste de l'enseignement; une belle statue de Lakshmi, la Vénus indienne, épouse de Vichnou, et plusieurs Brahma. Çiva, le dieu du mal, et Ganeça, son fils, destructeur des obstacles de l'intelligence, ont de belles et nombreuses effigies.

Le bouddhisme de l'Inde est représenté par un beau marbre peint de Çakya-Mouni provenant de Rangoon, en Birmanie, et par une charmante collection de petits bronzes : prêtres en prière, déesses sur le lotus, etc. La collection des objets thibétains est plus riche encore. On y trouve des moulins à prières où sont imprimés des fragments d'écritures sacrées, chaque tour du cylindre devant la statue du dieu équivaut à la lecture complète des textes. Puis viennent les dieux locaux du Tibet : Ken-rési, le protecteur du pays, avec onze têtes superposées en pyramide; Chakdor, le protecteur des hommes; Manla, le dieu de la médecine; Dhala, le patron des guerriers; etc. A la même section appartient une peinture sur toile d'une haute antiquité, représentant Çakya-Thub-Pa (Çakya-Mouni) au milieu des Bodhisattras (hommes parfaits).

Dans la section chinoise, on trouve trois petits flacons chinois du XIIIe ou XIVe siècle avant notre ère, qui n'ont rien de religieux en eux-mêmes, mais qui, dit-on, ont été trouvés dans des tombeaux de la XXIe dynastie égyptienne. C'est au bouddhisme chinois qu'appartient le dieu Kouan-jiis, le dieu très bon, qui s'est incarné trente-trois fois pour sauver les êtres, et dont le musée possède plusieurs statuettes. Plusieurs peintures sur papier offrent de remarquables représentations du Bouddha, tel que le comprenaient les antiques Célestes, de Çakya-Mouni, de Bodhisattva, qui s'est incarné pour arracher à l'enfer les âmes des petits enfants, condamnés pour des péchés commis dans des existences antérieures. Il y a aussi une suite de statuettes d'élèves et de prêtres bouddhistes chinois, dont l'une est un très beau bronze de la fin du XIIIe siècle. Mais la plus riche partie de la collection chinoise est consacrée à la religion de Lao-Tseu ou taoïsme. Une peinture sur soie montre Lao-Tseu entouré des dieux de la religion tao-ssé, dieux de nombreuses étoiles, car dans cette religion les étoiles sont les demeures des hommes illustres et déifiés ; des bronzes représentent Chang-Ti, dieu éternel, créateur du monde, que l'empereur seul a le droit de prier et de remercier au nom de tous; Wen-Chang-Ti-Kiun, protecteur des lettrés ; Kouang-Ti, dieu de la guerre ; Sin-Mo, déesse de la mer; puis de nombreux Sennins ou personnages déifiés : de jolies statuettes en buis figurent Liu-Tong-Pin, dont la demeure fut délicieusement parfumée au moment de sa naissance, tandis qu'une grue blanche descendait du ciel sur sa maison ; Han-Siou-Tsé, en costume de lettré, qui sut faire pousser des fleurs sur lesquelles se lisaient des poésies en caractères d'or ; Tchan-Ko-Lao, monté sur son âne qu'il pouvait à son gré enfermer dans une petite boîte et auquel il rendait sa taille grâce à quelques gouttes d'eau. Dans cette même salle se trouvent les monnaies chinoises, monnaies classées par dynasties impériales, par colonnes verticales et de droite à gauche; les plus anciennes appartiennent à la dynastie des Tchéou (1134-256 avant Jésus-Christ), monnaies en forme de cloche, etc.

Le Japon religieux est également fort bien représenté. Des statues en bois noir du XVe siècle représentent une incarnation du Bouddha Çakya-Mouni, avec l'œil de la sagesse au milieu du front, une divinité protectrice du foyer qu'on invoque contre les incendies. Sur deux magnifiques vases en bronze du XVe siècle, hauts de 1m,43, l'on voit la mort de Çakya-Mouni qu'entourent tous les êtres de la création en larmes, puis la transfiguration de Çakya-Mouni devenant maître de ses passions et de son existence, atteignant à la science transcendante et devenant Bouddha. Ce sont ensuite mille objets de la religion Shinto : harpes japonaises à treize cordes, boîtes à amulettes, tablettes d'invocation au dieu Inari, protecteur du riz et dieu de la richesse, grelots servant de sonnettes dans les temples shintoïstes, lanières de papier blanc fixées au bout d'un bâton pour épousseter les temples, ou pour écarter pendant la prière les impuretés de l'atmosphère, ex-voto représentant des chevaux tenus en bride par des singes habillés, peintures sur bois devant remplacer le don des animaux eux-mêmes aux temples; enfin une grande peinture moderne sur papier nous montre le Panthéon shintoïste. Puis viennent les sectes bouddhiques, Sin-Gon, Hokké-Siou, Ten-Daï, Zen-Siou, Giodo, Sin-Siou : couteaux sacrés ou ho-kèn au fourreau de laque d'or, groupe en or massif représentant deux personnages à tête d'éléphant qui s'embrassent, nombreux kakémonos, reliquaires en laque noire, rouge et noire, statues en bronze du XVIIIe siècle, superbes lanternes de temple dédiées pour obtenir qu'un défunt renaisse dans une bonne condition, rouleau de caricatures religieuses peintes sur soie au XVIIIe siècle, peintures représentant le paradis et les huit divisions de l'enfer (dans la huitième, les coupables, entourés de serpents et de guêpes, monstrueuses tombent la tête la première dans une immense chaudière d'huile bouillante), etc.

Parmi les antiques, citons : un Osiris en marbre de sculpture romaine, un Caracalla, la cuirasse ornée d'un Jupiter Sérapis, un autel funéraire gallo-romain trouvé à Nîmes. Cette série, bien qu'elle contienne de très curieux monuments, est de beaucoup la moins complète.

On ne peut donc que féliciter M. Guimet